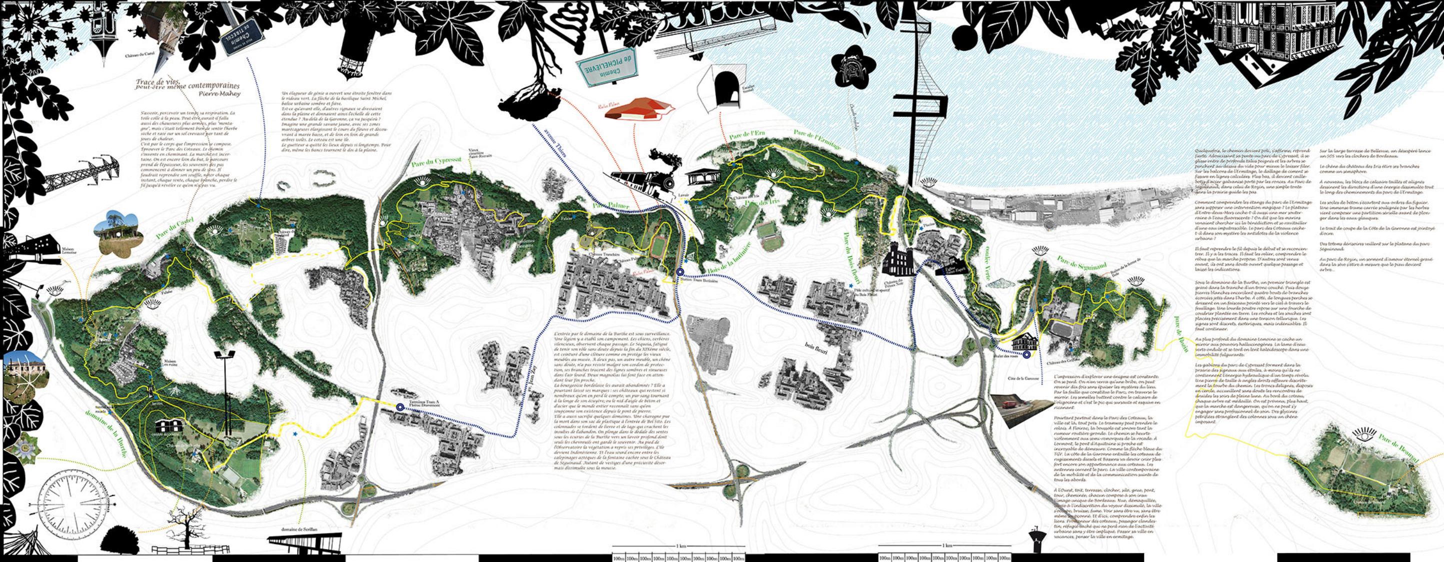


## Trace de vies, peut-être même contemporaines

Pierre Mahey

S'asseoir, percevoir un temps sa respiration. La toile colle à la peau. Peut-être aurait-il fallu aussi des chaussures plus armées, plus "montagne", mais c'était tellement bien de sentir l'herbe sèche et rase sur un sol crevassé par tant de jours de chaleur.
C'est par le corps que l'impression se compose. Éprouver le Parc des Coteaux. Le chemin s'invente en cheminant. La marche est incertaine. On est encore loin du but, le parcours prend de l'épaisseur, les souvenirs des pas commencent à donner un peu de sens. Il faudrait reprendre son souffle, noter chaque instant, chaque sente, chaque branche, perdre le fil jusqu'à révéler ce qu'on n'a pas vu.

Un élagueur de génie a ouvert une étroite fenêtre dans le rideau vert. La flèche de la basilique Saint Michel, balise urbaine sombre et fière.
Est-ce qu'avant elle, d'autres signaux se dressaient dans la plaine et donnaient ainsi l'échelle de cette étendue ? Au-delà de la Garonne, ça va jusqu'où ?
Imagine une grande savane jaune, avec ses zones marécageuses élargissant le cours du fleuve et découvrant à marée basse, et de loin en loin de grands arbres isolés. Le coteau est une île.
Le guetteur a quitté les lieux depuis si longtemps. Pour dire, même les bancs tournent le dos à la plaine.

L'entrée par le domaine de la Burthe est sous surveillance. Une légion y a établi son campement. Les chiens, cerbères silencieux, observent chaque passage. Le Séquoia, fatigué de tenir son rôle sans doute depuis la fin du XIXème siècle, est ceinturé d'une clôture comme on protège les vieux meubles au musée. À deux pas, un autre meuble, un chêne sans doute, n'a pas résisté malgré son cordon de protection, ses branches tracent des lignes sombres et sinueuses dans l'air lourd. Deux magnolias lui font face en attendant leur fin proche.
La bourgeoisie bordelaise les aurait abandonnés ? Elle a pourtant laissé ses marques : ses châteaux qui restent si nombreux qu'on en perd le compte; un pur-sang tournant à la longe de son écuyère; ou le nid d'aigle de béton et d'acier que le monde entier reconnaît sans qu'on soupçonne son existence depuis le pont de pierre.
Elle a aussi sacrifié quelques domaines. Une charogne pue la mort dans son sac de plastique à l'entrée de Bel Sito. Les colonnades se tordent de lierre et de tags qui crachent les insultes de l'abandon. On plonge dans le dédale des sentes sous les écuries de la Burthe vers un lavoir profond dont seuls les chevreuils ont gardé le souvenir. Au pied de l'Observatoire la végétation a repris ses privilèges. L'île devient Indonésienne. Et l'eau sourd encore entre les calepinages aztèques de la fontaine cachée sous le Château de Séguinaud. Autant de vestiges d'une préciosité désormais dissimulée sous la mousse.

L'impression d'explorer une énigme est constante. On se perd. On n'en verra qu'une bribe, on peut revenir dix fois sans épuiser les mystères du lieu. Par la faille que constitue le Parc, on traverse le miroir. Les semelles buttent contre le calcaire de l'oligocène et c'est le pic qui sursaute et esquive en ricanant.

Pourtant partout dans le Parc des Coteaux, la ville est là, tout près. Le tramway peut prendre le relais. À Floirac, la boussole est sonore tant la rumeur routière gronde. Le chemin se heurte violemment aux semi-remorques de la rocade. À Lormont, le pont d'Aquitaine si proche est incroyable de démesure. Comme la flèche bleue du TGV. La côte de la Garonne entaille les coteaux de rugissements diesels et Bassens va devoir crier plus fort encore son appartenance aux coteaux. Les antennes cernent le parc. La ville contemporaine de la mobilité et de la communication suinte de tous les abords.

À l'Ouest, toit, terrasse, clocher, silo, grue, pont, tour, cheminée, chacun compose à son insu l'image unique de Bordeaux. Nue, démaquillée, livrée à l'indiscrétion du voyeur dissimulé, la ville s'occupe, bruisse, fume. Voir sans être vu, sans être même soupçonné. Et d'ici, comprendre enfin les liens. Promeneur des coteaux, passager clandestin, réfugié caché qui ne perd rien de l'activité urbaine sans y être impliqué. Passer sa ville en vacances, penser la ville en ermitage.

Quelquefois, le chemin devient poli, s'affirme, reprend fierté. Adoucissant sa pente au parc de Cypressat, il se glisse entre de profonds talus peignés et les arbres se penchent au-dessus du vide pour mieux le laisser filer. Sur les balcons de l'Ermitage, le dallage de ciment se fissure en lignes calculées. Plus bas, il devient caillebotis d'acier galvanisé porté par les ronces. Au Parc de Séguinaud, dans celui de Rozin, une simple tonte dans la prairie guide les pas.

Comment comprendre les étangs du parc de l'Ermitage sans supposer une intervention magique ? Le plateau d'Entre-deux-Mers cache-t-il aussi une mer souterraine à l'eau fluorescente ? On dit que les marins venaient chercher ici la bénédiction et se ravitailler d'une eau imputrescible. Le parc des Coteaux cache-t-il dans son mystère les antidotes de la violence urbaine ?

Il faut reprendre le fil depuis le début et se reconcentrer. Il y a les traces. Il faut les relier, comprendre le rébus que la marche propose. D'autres sont venus avant, ils ont sans doute ouvert quelque passage et laissé les indications.

Sous le domaine de la Burthe, un premier triangle est gravé dans la tranche d'un tronc couché. Puis douze pierres blanches encerclent quatre bouts de branches écorcées jetés dans l'herbe. À côté, de longues perches se dressent en un faisceau pointé vers le ciel à travers le feuillage. Une lourde poutre repose sur une fourche de coudrier plantée en terre. Les roches et les souches sont placées précisément dans une tension tellurique. Les signes sont discrets, ésotériques, mais indéniables. Il faut continuer.

Au plus profond du domaine Lemoine se cache un miroir aux pouvoirs hallucinogènes. La lame d'eau verte ondule et se tord en lent kaléidoscope dans une immobilité fulgurante.

Les gabions du parc de Cypressat forment dans la prairie des signaux aux étoiles, à moins qu'ils ne contiennent l'énergie hydraulique d'un temps révolu. Une pierre de taille à angles droits affleure discrètement la tourbe du chemin. Les troncs délignés, disposés en cercle, accueillent sans doute les rencontres de druides les soirs de pleine lune. Au bord du coteau, chaque arbre est médaillé. On est prévenu, plus haut, que la marche est dangereuse, qu'on ne peut s'y engager sans professionnel de soin. Des glycines pétrifiées étranglent des colonnes sous un chêne imposant.

Sur la large terrasse de Bellevue, un désespéré lance un SOS vers les clochers de Bordeaux.

Le chêne du château des Iris étire ses branches comme un sémaphore.

À nouveau, les blocs de calcaire taillés et alignés dessinent les directions d'une énergie dissimulée tout le long des cheminements du parc de l'Ermitage.

Les socles de béton s'écartent aux ordres du figuier. Une immense trame carrée soulignée par les herbes vient composer une partition sérielle avant de plonger dans les eaux glauques.

Le trait de coupe de la Côte de la Garonne est jointoyé d'ocre.

Des totems dérisoires veillent sur le platane du parc Séguinaud.

Au parc de Rozin, un serment d'amour éternel gravé dans la sève s'étire à mesure que le pieu devient arbre...

# Le parc des coteaux

*Bassens Cenon Floirac Lormont*

## Carte de randonnée

Encore une disparition ce week-end dans le Parc des Coteaux. Malgré les recherches et les nombreuses traces de vie qu'il continue de laisser derrière lui, l'arpenteur reste introuvable.

panoramas
LE PARC DES COTEAUX
en biennale